L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73.

NOUVELLE-ORLÉANS, DIMANCHE MATIN, 23 MAI 1886.

59ème Anné

FEUILLETON.

No 3 Commencé le 9 mai 1886.

LA PETITE DOMPTEUSE

Par Armand Dubarry

—Suite—

—Vos cinq mille francs étaient une prime à l'assassinat, pas autre chose. Les journaux, qui bavardent sur tout et pour lesquels il n'y a plus de secrets, plus de mystères, m'ont appris, à l'issue du rapt, que la blondinette, dont je devais assurer la disparition définitive, était la petite-fille d'un millionnaire, M. Hubert Desroches, vieillard très joliment gardé par sa nièce, Mme Victorine Dorset, veuve sans fortune ; qu'elle s'appelait Marguerite Beauchêne, et, par leurs réflexions, m'ont amené à penser que vous aviez un grand intérêt à la supprimer.

—Vous divaguez, M. Craufon, dit Victorine en le prenant de haut.

—Pas le moins du monde, madame Dorset, répliqua Barbavara, qui venait de retrouver son audace.

—Dans tous les cas, vous m'avez volé.

—Je loge, je nourris et j'entretiens votre cousine depuis onze ans, et j'ai reçu de vous, en deux fois, six mille francs ; cela fait un peu moins de six cents francs par an. C'est pour rien.

Victorine se mordait les lèvres ; l'impudence du rajah la confondait.

—Je confesse néanmoins continua Barbavara, que votre argent a contribué à améliorer ma situation, parce qu'il m'est arrivé en bloc. Avec lui, j'ai acheté des animaux féroces, et je me suis lancé dans la carrière de dompteur, plus périlleuse, mais aussi plus fructueuse que celle d'acrobate, et je lui dois en partie la possession de ma galerie zoologique, une des plus belles du champ de foire.

—Marguerite vous a peu coûté, récrimina amèrement Victorine, puisque vous l'avez obligée à travailler : il est même certain que si elle était une charge pour vous, vous ne l'agriez point gardée.

—Ne possédant pas les millions de l'oncle Desroches, je ne peux entretenir des oisifs. Au reste, ne vous imaginez pas que tout a été rose dans l'éducation de votre cousine. D'abord, l'aimable enfant pleurait, criait et cherchait incessamment à s'échapper. Il fallut la corriger et la mettre au pain sec pour la rendre docile. Ce ne fut qu'à l'âge de six ans et lorsqu'elle eut oublié ses grandes manières, qu'elle dansa suffisamment bien sur la corde, et ce n'est que depuis trois ans qu'elle entre dans les cages de mes bêtes. J'ai eu plus de peine à la dresser qu'à dresser un ours blanc ou un tigre, et il se passera du temps avant qu'elle m'ait pardonné les fatigues et des traces qu'elle m'a occasionnées.

—Il paraît, cependant, d'après ce que j'ai constaté *de visu*, qu'elle est votre principal élément de recette.

—Oh ! mon principal.... Le public accourt plutôt chez moi pour assister à mon travail que pour voir le sien, qui n'a rien de surprenant, dit le rajah en se rengorgeant.

—Alors, vous êtes capable de maintenir seul la vogue dont vous jouissez présentement ?

—Sans doute.

—Je suis heureuse de l'apprendre de votre bouche.

Le dompteur regarda Mme Dorset et chercha à pénétrer sa pensée.

—Marguerite est-elle reconnue sur sa naissance ? reprit Victorine.

—Non. Le souvenir de ses premières années est effacé dans son esprit, et nous nous sommes appliqués, ma femme et moi, à lui persuader qu'elle est la fille d'un lutteur tué dans une rixe et que nous l'avons recueillie par charité.

—Quelles sont vos vues sur elle ?

De l'admettre plus tard, si elle se conduit convenablement, si elle est reconnaissante, à participer aux bénéfices de mon entreprise.

—Il est possible que cette perspective ne la séduise guère, et qu'elle vous quitte un beau jour pour aller n'importe où !

—Je saurai la retenir.

—Comment ! Par la force ? Ce moyen ne vous réussira pas éternellement. Vous êtes quotidiennement exposé à la perdre sans retour et sans compensation, parce que vous n'avez aucun droit serieux à faire valoir en faveur de son internement chez vous. Elle sera majeure dans six ans ; à cette époque, si elle est encore votre prisonnière, elle s'émancipera *sûrement* à votre nez et à votre barbe.

Barbavara grimaça, vaincu par la logique du raisonnement, et, du bout de sa canne, frappa, tout en marchant, les cailloux au bord du chemin.

—Marguerite vous échappera, appuya Victorine, et sa fugue vous enlèvera les profits que vous pouvez tirer de sa collaboration. Hé bien ! je vais vous proposer une combinaison qui préviendra un départ fatal et sauvegardera vos intérêts dans une large mesure.

—Voyons, dit le dompteur, devenant plus attentif.

Mme Dorset guigna son partenaire, s'assura, par un regard rapide, qu'aucun passant ne pouvait l'entendre, et poursuivit, la poitrine oppressée et les lèvres blêmes :

—Cette combinaison consiste à supprimer la petite sans qu'il en résulte d'inconvénients pour vous, et à toucher, comme indemnité, une *prime* raisonnable.

—Une prime ! Quelle prime ! fit le rajah amorcé.

—Je pense, un certain nombre de billets de banque.

—Précisez.

—Quand vous aurez, vous-même, accepté, en principe au moins, l'idée que je vous soumets.

—Supprimer la demoiselle est dangereux et difficile.

—Allons donc !

—De quelle façon vous y prendriez-vous à ma place ?

—De la façon la plus simple et la moins compromettante : je laisserais jeûner durant douze ou quinze heures les animaux féroces dans la cage désignée entre la princesse de la Sonde, et ces animaux, à mon vif désespoir et malgré mes cris, me délivreraient de mon importune.

—Ha ! ha ! ricana Barbavara, vous n'êtes pas tendre pour vos parentes !

Le moyen ne vous semble-t-il pas facile à employer ? demanda Victorine sans s'arrêter à l'épigramme.

—Rien n'est facile quand il s'agit d'une affaire aussi grave que la vie d'un être humain. Je réfléchirai à la chose.

—Je vous préviens que j'ai besoin d'une réponse immédiate.

—Diable !

—La petite a été vue hier, sur vos tréteaux, par son grand-père. Sa ressemblance avec sa mère a frappé ce vieillard qui n'a pas perdu l'espérance de la retrouver, et si vous ne vous hâtez, vous courrez le risque de voir fondre sur vous, avant la fin de la foire, les plus dangereuses complications.

Barbavara pâlit.

—Je vous invite donc à vous décider, afin d'éviter des ennuis judiciaires qui nous seraient également désagréables et vous empêcheraient de toucher la somme que je suis prête à vous remettre si nous nous entendons.

Les deux complices étaient arrivés à l'avenue Daumesnil.

—Allons par là, proposa le dompteur en désignant un sentier conduisant à la route de ceinture du lac.

Victorine se laissa mener.

—Il faudrait, en conséquence, interroger Barbavara, après une trentaine de jours sous les arbres verts, expédier la belle, ces jours-ci ?

—Oui.

—Et il me reviendrait pour cette besogne délicate ?

—Vingt mille francs.

—C'est peu.

—Si vos prétentions sont exhorbitantes, elles entraîneront la rupture de la négociation.

—Je joue gros jeu en exécutant votre plan ; il est juste que mon gain soit en rapport avec l'importance de ma mise. De plus, Fatouma est une des attractions de ma galerie zoologique, et....

—Vous affirmiez tout à l'heure que votre élève n'avait aucune influence sur vos recettes !

—J'exagérais. Elle en a une incontestable qui représente un capital.

—Lequel ?

—Apprécie-le.

—Je n'entends rien à votre métier ; c'est à vous à parler. Combien réclamez-vous pour agir ?

—Cinquante-mille francs.

—Je ne possède pas cette somme.

—Vous vous la procurerez.

Il y eut un court silence.

—Et, reprit Victorine tremblante de colère, si je parvenais à me mettre en mesure de satisfaire à vos exigences, quelle garantie aurai-je que vous ne me tromperez pas une seconde fois ?

—Ma parole.

—C'est insuffisant, monsieur Craufon.

—Trouvez mieux.

—Cela ne me sera pas difficile : vous recevrez cinq mille francs d'arrhes, le jour de la conclusion du traité et quarante-cinq mille francs vingt-quatre heures après l'exécution du traité. Je souhaite que ces conditions vous agréent, car je n'irai pas au-delà.

—Il est équitable que les garanties soient réciproques, dit le rajah dont les yeux papillotèrent à la pensée d'empocher la fortune promise ; pourquoi voulez-vous que j'aie confiance en vous qui montrez tant de défiance envers moi ? Partageons la poire. Avec les arrhes, remettez-moi un billet signé de votre nom et conçu à peu près en ces termes : "Moi, Victorine Dorset, je m'engage à verser dans les mains de M. Joseph Craufon, surnommé le rajah Barbavara, la somme de quarante cinq mille francs, le lendemain du jour où la dompteuse Fatouma aura été dévorée par ses fauves." Et de mon côté je vous donnerai un mot ainsi libellé : "Moi, Joseph Craufon, surnommé rajah Barbavara, je promets à Mme Victorine Dorset de livrer la dompteuse Fatouma à mes bêtes, moyennant la somme de cinquante mille francs dont cinq mille francs d'arrhes." Ainsi, nous serons en règle l'un vis-à-vis de l'autre. Le jour du paiement des quarante cinq mille francs, nous nous rendrons nos papiers, et il ne restera aucune trace de notre entente.

—Soit acquiesça Victorine qui comprit la nécessité de concessions mutuelles.

—Puisque le contrat est paraphé, quand commencerons-nous la danse ? interrogea le dompteur visiblement content.

—Tout de suite. Vous aurez les cinq premiers mille francs demain, à neuf heures du matin, et les quarante-cinq mille autres jeudi à la même heure, si vous les avez mérités.

—Soyez tranquille, madame Dorset, rien ne clochera, j'en jure.

—Où nous reverrons-nous pour régler ?

—Sur cette route de ceinture du lac, à l'endroit où nous sommes, nous n'aurons point à y craindre les curieux. Lorsqu'on s'entretient de projets susceptibles de stimuler le zèle des agents de la Sûreté, il est prudent de se méfier des murailles qui ont souvent des oreilles.

—C'est convenu.

—Mais nous approchons des fortifications ; séparons-nous, afin de ne pas être remarqués. Vous, rentrez dans Paris par la porte de Picpus, moi, je retournerai place de la Nation par Saint-Mandé.

—Vous m'attendrez demain, à partir de neuf heures ? dit Victorine en regardant le rajah.

—La galanterie, répondit celui-ci avec un sourire grotesque qu'il crut gracieux, m'impose l'obligation de vous précéder au rendez-vous.

Mme Dorset, très pâle et cachant mal son excitation, accueillit dédaigneusement ce compliment de congé, et tournant les talons, s'éloigna d'un pas précipité en machonnant entre ses dents ; le dompteur le regarda cyniquement rancunée.

Pendant que le dompteur, la suivant du coin de l'œil, marmottait joyeusement, en sortant du bois :

—Si je n'eusse pas tenu bon, j'étais floué par la coquine.

VI

UNE IDÉE OBSTINÉE DE VIEILLARD.

Quand M. Barbavara rentra à son campement, à onze heures, il sifflotait et fredonnait alternativement, et paraissait dans la jubilation.

—Peste ! tu es bien content, lui fit dit sa femme en le regardant de travers.

—J'ai lieu de l'être, déclara-t-il rayonnant et en frisant sa barbe d'un air vainqueur.

—Ah ! et quelle est cette *rétyonne* avec laquelle tu es allé je ne sais où ? demanda Mme Barbavara qui, n'ayant pas participé aux négociations relatives à l'enlèvement de Marguerite, ne connaissait que de nom Mme Dorset.

—Tu le sauras plus tard.

—Pourquoi pas à présent ?

—Parce qu'on nous écoute.

—C'est un secret ?

—Oui, et un bon. Sache seulement que, cette fois, je tiens la fortune par sa tunique et que je ne lâcherai pas prise.

—Apprends-moi au moins....

—Tais-toi ! ordonna à mi-voix le rajah en voyant Brigard s'approcher.

Puis changeant de conversation :

—Ton dîjeuner est-il prêt ? demanda-t-il à son épouse, tourmentée par la curiosité.

—Il y a une éternité, répondit cette dernière avec mauvaise humeur.

—Alors, gangeons, car je crève de faim, et il est utile d'ouvrir aujourd'hui la loge de bonne heure. Le lundi de Pâques, lorsque le temps est beau, le public est invariablement nombreux, dans la journée, à la foire au pain d'épices.

Le convert était mis en plein air, près des voitures-logements de la ménagerie, sur une table improvisée au moyen de planches posées sur des caisses vides. La femme du rajah y ajouta une casserole de cuivre où fumait un haricot de mouton fortement épicé, s'assit auprès de son mari, en face de Fatouma, de Brigard et de Chalu, et les mâchoires jouèrent.

Les jours de représentations, Mme Barbavara cuisinait le matin ; le soir, accaparée par son contrôle, elle se procurait son dîner chez un traiteur quelconque.

Le repas se passa sans incident notable ; la princesse des îles de la Sonde, encore sous le coup de la scène de la matinée, ne souffla mot tant qu'il dura, le pitre et le garçon de peine s'y comportèrent, comme de coutume, en bonnes fourchettes ; le rajah affecta de s'y montrer ce qu'il était d'ordinaire. Lorsqu'il fut fini, le dompteur, avant de savourer son café, qui devait être suivi d'un double pousse-café, envoya sa femme s'habiller et habiller la petite (Marguerite). Brigard et Chalu soignèrent les bêtes, allumèrent leurs pipes et allèrent se promener sur le boulevard extérieur.

Mme Dorset ne parut point. Vers trois heures, le rajah, qui avait bu et fumait, se leva et alla passer en revue ses animaux.

—Ah ! ah ! quelle est cette *rétyonne* avec laquelle tu es allé je ne sais où ? demanda Mme Barbavara qui, n'ayant pas participé aux négociations relatives à l'enlèvement de Marguerite, ne connaissait que de nom Mme Dorset.

—Tu le sauras plus tard.

—Pourquoi pas à présent ?

—Parce qu'on nous écoute.

—C'est un secret ?

—Oui, et un bon. Sache seulement que, cette fois, je tiens la fortune par sa tunique et que je ne lâcherai pas prise.

—Apprends-moi au moins....

—Tais-toi ! ordonna à mi-voix le rajah en voyant Brigard s'approcher.

Puis changeant de conversation :

—Ton déjeuner est-il prêt ? demanda-t-il à son épouse, tourmentée par la curiosité.

—Il y a une éternité, répondit cette dernière avec mauvaise humeur.

—Alors, gangeons, car je crève de faim, et il est utile d'ouvrir aujourd'hui la loge de bonne heure. Le lundi de Pâques, lorsque le temps est beau, le public est invariablement nombreux, dans la journée, à la foire au pain d'épices.

Le convert était mis en plein air, près des voitures-logements de la ménagerie, sur une table improvisée au moyen de planches posées sur des caisses vides. La femme du rajah y ajouta une casserole de cuivre où fumait un haricot de mouton fortement épicé, s'assit auprès de son mari, en face de Fatouma, de Brigard et de Chalu, et les mâchoires jouèrent.

Les jours de représentations, Mme Barbavara cuisinait le matin ; le soir, accaparée par son contrôle, elle se procurait son dîner chez un traiteur quelconque.

Le repas se passa sans incident notable ; la princesse des îles de la Sonde, encore sous le coup de la scène de la matinée, ne souffla mot tant qu'il dura, le pitre et le garçon de peine s'y comportèrent, comme de coutume, en bonnes fourchettes ; le rajah affecta de s'y montrer ce qu'il était d'ordinaire. Lorsqu'il fut fini, le dompteur, avant de savourer son café, qui devait être suivi d'un double pousse-café, envoya sa femme s'habiller et habiller la petite (Marguerite). Brigard et Chalu soignèrent les bêtes, allumèrent leurs pipes et allèrent se promener sur le boulevard extérieur.

Mme Dorset ne parut point. Vers trois heures, le rajah, qui dû